

En Italie, le cinéaste Moretti masqué par l'icône politique

Depuis « Le Caïman », l'artiste introspectif est devenu un symbole du combat contre Berlusconi. On critiquait ses films, on juge l'homme

Rome
Correspondant

Il sont revenus le tirer par la manche. Lui se tenait, taiseux et peut-être dédaigneux, à l'écart du débat politique. Après les années d'engagement, la sortie du *Caïman* (2006), consacré à Silvio Berlusconi, Nanni Moretti semblait avoir (provisoirement ?) pris ses distances avec les tourments de l'Italie contemporaine. « Ils », ce sont les partisans de Silvio Berlusconi. Comme frustrés par le silence du cinéaste, *Il Giornale* et *Libero*, deux journaux proches du président du conseil, n'ont pas résisté à l'envie de le provoquer.

Le prétexte : le rétablissement des aides à la création cinématographique décidé fin mars par le gouvernement à travers un méca-

nisme de crédit d'impôt et de taxe sur l'essence. Dans le même élan, les deux quotidiens se sont indignés qu'un « bon Italien » allant faire le plein à la pompe puisse financer les films de « Moretti et compagnie ».

Qu'importe si son dernier film, *Habemus papam*, présenté en compétition au Festival de Cannes, consacré aux angoisses d'un souverain pontife au moment de son élection, se situe dans une sorte de hors-champ historique ; qu'importe si le cinéaste ne bénéficie plus depuis longtemps des aides publiques et si ses films, financés à travers sa propre société de production, la Sacher Film, rapportent plus qu'ils ne coûtent ; qu'importe encore si ses déclarations publiques sont devenues rares. Moretti manque à ses enne-

mis de classe, de style, de morale. Qu'il parle ou qu'il se taise, il est et reste un symbole. Pour une partie de la droite italienne, il représente tout ce qu'elle exècre : un barbu en pantalon de velours, un intellectuel, un artiste admiré à

l'étranger qui fait honte à l'Italie, dont il donne l'image d'un pays à la dérive.

Pour la gauche, c'est exactement l'inverse. « Aucun cinéaste italien n'a été assimilé à ce point à une partie de la société italienne. Il a été sûrement un peu dépassé par la machine, explique Jean Gili, historien du cinéma et directeur du Festival du film italien d'Annecy. Aujourd'hui, il a des difficultés à parler en son nom propre. »

Entre le bûcher que lui promettent les uns et le panthéon où veulent le voir entrer les autres, il n'y a

pas de position médiane. L'auteur de *Journal intime*, cinéaste introspectif, reste, pour ses adversaires ou ses fans, un porte-parole. Son œuvre a beau être d'abord centrée sur lui-même, ses angoisses, ses phobies et ses doutes, il est devenu le porte-drapeau de l'Italie anti-berlusconienne, d'une résistance illustrée il y a dix ans par sa participation aux *girotondi* (manifestations anti-Berlusconi).

« Clubs de supporters »

« C'est un prophète laïc comme l'ont été avant lui Pasolini et le journaliste Indro Montanelli, explique Marco Travaglio, journaliste et fondateur du quotidien anti-Berlusconi *Il Fatto quotidiano*. On peut lui reprocher son silence d'aujourd'hui. Mais c'est le silence de quelqu'un qui a tout dit avant les autres, aussi bien sur la gauche que sur la droite. On lui a reproché d'être catastrophiste quand, à la fin du *Caïman*, il montre des gens incendiant un palais de justice. Mais c'est ce que nous voyons toutes les semaines devant le tribunal de Milan quand les partisans de Silvio Berlusconi se réunissent pour insulter les juges. » « Moretti est l'enjeu de clubs de supporters, analyse Roberto D'Agostino, fondateur du site d'informations et d'indiscrétions *Dagospia*. Les

morettiani [les partisans du cinéaste] sont une secte dont il est le gourou. Quoi qu'il fasse, ils crieront au génie. Ses films sont aimés ou détestés avant même d'être vus. »

Cette captation de l'œuvre par la politique, des nuances par les mots d'ordre, s'explique aussi par les thèmes choisis par le réalisateur. Dans un cinéma italien par-

fois provincial, Moretti est un des rares qui se soient coltinés avec les sujets dominants de l'actualité italienne (le berlusconisme et, aujourd'hui, l'Eglise).

« Il n'a pas fait le pari des petites histoires, explique Gian Piero Brunetta, historien du cinéma italien. En conséquence, ses films ne sont même plus critiqués pour ce qu'ils sont. Depuis *Le Caïman*, le jugement esthétique est devenu secondaire. Les œuvres sont d'abord reçues et commentées par la classe politique, comme si elle en était l'unique destinataire. De Moretti, on ne s'occupe plus que du personnage public. Certains ont même voulu le voir comme un éventuel leader pour la gauche. Du coup, chacun des deux camps l'a transformé en symbole, avec des positions aussi prévisibles que durant la guerre froide. »



In Italia, il cineasta Moretti mascherato da icona politica (gc)

La sortie d'*Habemus papam*, le 15 avril, dans 500 salles en Italie, a une nouvelle fois fait monter le niveau de l'hystérie entre pro et anti-Moretti. Les uns et les autres y ont trouvé l'occasion de ce qu'ils cherchaient : l'éloge ou la condamnation du cinéaste, sans que le film ne soit réellement jugé, expertisé, replacé dans le contexte d'une œuvre. Sans surprise, le quotidien de gauche *La Repubblica* lui a accordé le maximum de six étoiles, alors que la presse de droite décrivait un réalisateur « narcissique et à bout de souffle créatif ». ■

Philippe Ridet

« Le don que je fais, comme athée, à l'Eglise »

Rome

Correspondant

Les mises en garde réitérées de Nanni Moretti n'ont pas servi à grand-chose. Malgré plusieurs entretiens dans lesquels il a dit et redit que le renoncement de son pape Melville n'avait rien avoir avec les tourments actuels de l'Eglise catholique, tous les vaticanistes de la Péninsule – et ils sont nombreux – se sont rendus à la première du film à Rome, le 14 avril. Chacun a pu mesurer l'écart du réalisateur avec les dogmes, sa liberté vis-à-vis de l'institution avant de conclure que, tout compte fait et l'un dans l'autre, l'Eglise ne s'en sortait pas si mal.

Un sentiment résumé par Vittorio Messori, auteur d'un livre d'entretien avec Benoît XVI, dans le *Corriere della sera* : « Ce n'est sûrement pas l'annonce d'une conversion de la part de Moretti. Mais ce n'est pas non plus une claque de la part d'un héritier d'une gauche bouffeuse de curés. Ce film ne contribuera pas à l'édification des catholiques, mais il ne réjouira pas les athées non plus. »

Tous sont soulagés sauf un. Le vaticaniste Salvatore Izzo a appelé dans une tribune au quotidien

des évêques *Avvenire*, le 17 avril, au boycottage du film, y ayant vu une forme de blasphème. « Cela sera à nous, les catholiques, de décréter ou non le succès de film triste », écrit-il. C'est sur nous que l'on compte pour rembourser l'investissement réalisé pour reconstruire la chapelle Sixtine en studio. » Dans un premier temps, Moretti a préféré l'ironie pour répondre. « Sur mon travail, l'opinion est libre. Chacun peut dire ce qu'il veut et je ne commente pas. Après avoir vu le film, on peut le boycotter. »

Précautions oubliées

Mais depuis, le cinéaste a changé de ton. Le 4 mai après une projection à l'université de Bari (Pouilles), le réalisateur a oublié ses précautions antérieures en déclarant : « Quand un intégriste catholique attaque mon film en disant qu'il ne représente pas l'Eglise réelle, il me semble que c'est une façon de me remercier de ne pas l'avoir fait. Disons que mes cardinaux dévots et affectueux, mon pape perturbé, loin des manœuvres de couloirs et des jeux de pouvoir durant un conclave, est le don que je fais, comme athée, à l'Eglise. » ■

Ph. R.